

HENRI GRÉGOIRE

---

MICHEL III ET BASILE LE MACÉDONIEN  
DANS LES INSCRIPTIONS D'ANCYRE

---

Extrait de *Byzantion*, tome V (1929-1930).



BRUXELLES  
SECRÉTARIAT DE LA REVUE  
13, rue de Berlaimont, 13

---

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



135734

# MICHEL III ET BASILE LE MACÉDONIEN DANS LES INSCRIPTIONS D'ANCYRE

Les sources historiques de Digénis Akritas  
et le titre de *Μέγας βασιλεύς*

## I

Quelques mois après la publication de notre article, *Inscriptions historiques d'Ancyre* (1), le R. P. de Jerphanion faisait paraître, dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, tome XIII, sous le titre de *Mélanges d'Archéologie anatolienne*, une admirable étude sur la citadelle d'Ancyre (p. 144-219 du vol. de texte). Nous ne pouvons résumer ici cette étude qui fera l'objet, dans le second fascicule de *Byzantion* V, d'un long compte rendu. Mais nous désirons, sans plus attendre, marquer notre accord avec l'auteur, au sujet d'un point qui intéresse particulièrement les historiens. Le P. de Jerphanion avait d'abord pensé que l'empereur nommé par les inscriptions de la citadelle était Michel II; après avoir lu notre article, il s'est rallié à notre thèse (*Note Complémentaire*, p. 300 sqq.), qui est, on s'en souvient, que ce « grand empereur » Michel est Michel III. Nous approuvons entièrement la chronologie des événements, telle qu'elle est fixée par le P. de Jerphanion. Le fait capital, que nous avons mis

(1) Cf. *Byzantion*, IV, pp. 437-468,

en lumière, ne sera sans doute plus contesté. Ancyre, prise et détruite par Al Motasem en 838, fut restaurée et remise en état de défense en 859 par Michel III qui préparait sa campagne arabe. Bury avait raison (*Hist. of the Eastern Emp.*, p. 266).

## II

## Le règne de Michel III dans l'épopée byzantine.

Un fait qui en dit long sur l'insuffisance de nos moyens de travail, c'est que dans le remarquable exposé de l'*Histoire militaire d'Ancyre* fait par le R. P. de Jerphanion, il manquait précisément le fait essentiel et la date principale, la destruction d'Ancyre en 838. Je puis bien avouer que c'est l'an dernier seulement, en reprenant tout ce groupe d'inscriptions, que j'ai moi-même « découvert » la prise d'Ancyre par Motasem. Notre ignorance s'expliquait très simplement : aucun chroniqueur byzantin ne mentionne le fait. Je n'ose dire aucun texte byzantin. Car on pourrait soutenir que l'épopée de Digénis Akritas a conservé le souvenir de cette catastrophe, comme de celle d'Amorium. C'est un des exploits attribués aux Sarrasins : ainsi la version d'Andros <sup>(1)</sup> nous dit (v. 4291-4925) :

*Πρὶν γὰρ αὐτοῦ τοῦ θαυμαστοῦ Ἀγαρηῶν τὸ γένος  
εἰς Ῥωμανίαν ἤρχετο, πολλὴν βλάβην ἐποίει  
οἰκίσεις τῶν Χαρσιανῶν, ὁμοῦ καὶ Ἡρακλείων  
Ἀμόριον καὶ Ἰκόνιον μέχρι Καππαδοκίας  
ὁμοίως καὶ τὴν Ἀγκυραν...*

Mais le manuscrit de Grotta-Ferrata <sup>(2)</sup> (v. chant. II, v.

(1) Ed. MILIARAKIS, Athènes 1881, p. 135. Cf. Trébizonde (Ed. SATHAS et LEGRAND, Paris, 1875) vers 3055 sqq., p. 252.

(2) Ed. LEGRAND (= *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. VI). Paris, 1892, p. 17.

77, c'est la mère de l'émir qui parle) :

Ὁ ἀδελφός μου, ὁ θεῖος σου, ὁ μουρσῆς ὁ Καρόης  
εἰς Σμύρνην ἐταξίδευσεν εἰς τὸ παραθαλάσσιον  
τὴν Ἀγκυραν ἐκούρσευσε, κτλ.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail le fonds historique du Digénis. Mais il nous paraît évident que la prise d'Ancyre dont il est ici parlé est le sac de la ville par les Pauliciens<sup>(1)</sup>. En effet, l'émir, père d'Acritas, est fils de Chrysocheirès (ou Chrysovergès) qui n'est autre que le Paulicien Chrysochir. et Karoès, son oncle, est Karbéas, autre chef de ces insurgés hérétiques dont les exploits se confondent avec ceux des Arabes. Chrysochir et Karbéas ravagèrent l'Asie Mineure :

Ὅστος γὰρ ὁ ἀλαζὼν σὺν Καρβαία καὶ Καλλίστῳ πλείστα κακὰ Χριστιανοῖς τεκτηνόμενος, ὡς καὶ ὁ τούτου πατήρ, καὶ μέχρι Νικομηδείας καὶ Νικαίας αὐτῆς διελθὼν, ἀλλὰ μὴν καὶ εἰς τὸ τῶν Θρακησίων θέμα διαδραμών, μέχρις Ἰωάννου τοῦ θεολόγου τῆς ἐπαρχίας κατήντησεν (Ἐφῆση et Smyrne), οὔτινος τῷ ναῶ οἱ σὺν αὐτῷ ἐντυχόντες εἰσήγαγον τὰ τε ἄλογα αὐτῶν καὶ λοιπὴν ἀποσκευήν, δυσμενῶς ἐνυβρίζοντες... Ἀνσὶ δὲ χρόνοις παρελκυσθεῖσιν ὁ Χρυσόχειρ ἐξῆλθε σὺν τοῖς ἰδίῳι στρατεύμασι μέχρις Ἀγκύρας τῆς πόλεως καὶ αὐτῶν τῶν κομμάτων (sic) λαφυραγωγίαν ἐαυτῷ πολλὴν προσηγάμενος, καὶ ἐπάνεισιν. <sup>(2)</sup>

Ainsi Chrysochir comme son père, « avec Karbéas », puis, semble-t-il, tout seul, a ravagé tout le pays jusqu'à Nicomédie, Nicée, Éphèse, puis il a pris Ancyre. L'auteur du *Digénis* enregistre-t-il les souvenirs du peuple, ou bien puise-t-il dans les chroniques ses digressions historiques? La question est facile à résoudre. En rapprochant les différentes versions, on arrive à reconstituer assez complètement la liste des villes conquises et des provinces razzisées par les ancêtres de Digénis.

(1) G. DE JERPHANION, *Mélanges d'Archéologie anatolienne*, p. 214.

(2) GENESIUS, p. 121-6 éd. Bonn.

C'est le manuscrit de l'Escorial (1) qui en donne le catalogue le plus copieux, le plus riche en méprises aussi, du reste :

Οὐδὲν θυμᾶσαι, τέκνον μου, τί ἔποιεν ὁ παπποῦς σου ;  
 τὸ πόσους Ῥωμαίους ἔσφαξεν, καὶ πόσους δούλους ἐπῆγεν,  
 τὰς φάλαγγας (l. φυλακὰς) ἐγέμισεν ἄρχοντας τῶν Ῥωμαίων,  
 καὶ πάλιν οὐδὲν θυμᾶσαι, τέκνον μου, τί ἔποιεν ὁ πατήρ σου ;  
 Τὸ Κόνιον ἐκούρσενεν μέχρι καὶ εἰς τὸν Ἄμμον (?)  
 εἰς Νικομήδειαν ἔφθασεν καὶ εἰς Πέργετον ἐπ.βη,  
 καὶ ἂν οὐδὲν ἦτον ἢ θάλασσα ἀκόμη πάντα εἶχεν ὑπαγαίνει  
 καὶ ὁ ἀδελφός μου καὶ ὁ θεῖός μου ὁ μουρατασίτης (2) ἐπῆγεν,  
 τὸν Ἐρμοναν ἀνέδραμεν καὶ τὸ Ζυγὸν ἐπίασεν,  
 τὴν δὲ Ἀρμενίαν ἐξήληφέν τὴν παντελῶς καὶ πολλὴν κακὴν τὴν  
 ἐποίησεν.

Il serait long d'énumérer toutes les confusions énormes que présente ce passage. Il y a des omissions aussi. Ancyre et Smyrne, et d'autres villes encore manquent. Mais seul, l'*Escorialensis* permet de faire la preuve décisive que l'auteur du *Digénis* a tiré des historiens, et spécialement de Génésius, la plupart des choses qu'il nous raconte ici. Il a, bien entendu, mêlé et confondu les exploits de Chrysochir, de Karbéas, d'Ambroin (Amer, Omar le fameux émir de Mélitène), pour ne parler que de ceux-là.

La 'clef de la « composition » de ce beau morceau nous est immédiatement livré par un vers absurde autant qu'hyper-mètre (264) :

τὴν δὲ Ἀρμενίαν ἐξήληφέν τὴν παντελῶς καὶ πολλὴν κακὴν τὴν  
 ἐποίησεν.

« Il a complètement effacé l'Arménie et il lui a fait bien du mal ».

(1) D. C. HESSELING, *Le Roman de Digénis Akritas*, Athènes 1912 (tirage à part de la revue *Λαογραφία*, t. III), p. 561, vers 254 sqq.

(2) Autres versions : Ὁ δὲ Μουσοῦρ ὁ θεῖός σου, ἐκεῖνος ὁ Ταρσίτης (Tréb.) ὁ μουρσηῆς ὁ Καρόης (Grotta-Ferrata), etc... L'original est douteux.

Or, l'Arménie n'est pas en cause. Ceci vient en droite ligne de Génésius (p. 94) : Ἐτῶν δὲ δύο διαβεβηκότων πάλιν ὁ αὐτὸς Ἄμερ τοῖς Ῥωμαικοῖς ὁρίοις ἐφάλλεται, ἐπὶ μὲν χιλιάδας μεγαλειούμενος, ἐξ ὧν τὸ τῶν Ἀρμενιακῶν θέμα παντάπασιν διωλόθηρεσε (1).

Veut-on une confirmation du fait que nous avons découvert la véritable source ?

Le vers 260 nous la donne :

καὶ ἂν οὐδὲν ἦτον ἡ θάλασσα ἀκόμη πάντα εἶχεν ἐπαγαίνει...

« Et s'il n'y avait pas eu la mer, il aurait marché encore plus avant ». Cela est fort plat et trivial, mais c'est la façon dont l'*Escorialensis* émousse un trait de l'original, qui n'était qu'une réminiscence de Génésius, lui-même copiant Hérodote. L'émir de Mélitène arrivé à Amisos (Samsoun) qu'il met au pillage, s'irrite en constatant que la mer l'empêche d'aller plus loin (Génésius, p. 94) : Καὶ τὴν πολυάνθρωπον τεθραμμένον αἰχμαλωσίαν καὶ λαφυραγωγίαν πολλὴν ὧν γέγονεν ἐγκρατής, ὄλος καθέστηκεν ἐμμανής, τῇ θαλάσῃ περισχεθεὶς τῆς ἀπλήστον φορᾶς, καὶ τῷ ἰδίῳ λαῷ ὀξέως διενετείλατο κοπέλαις ῥάβδοις τόψαι τὴν θάλασσαν (2).

On ne doutera plus, après cela, de l'origine de la mention de Nicomédie et de la plupart des noms de lieux identifiables. Je ne veux pas ici pousser à bout la démonstration : ce serait inutile. La preuve est faite que le poète « épique » pille les chroniques byzantines. Ce qu'il en a encore tiré de mieux, c'est le récit assez bien venu, au moins dans la version de Grotta-Ferrata, la plus sage et la plus classique, de la grande victoire du règne de Michel III, victoire remportée par Pétronas quatre ans après la restauration des murs d'Ancyre. Comme personne, à ma connaissance, n'a signalé cette réminiscence historique du poème épique byzantin, et comme d'autre part il s'agit d'un titre de gloire de « Michel le grand empereur », on ne trouvera pas déplacé dans cet article un « excursus » sur cette affaire.

(1) Cf. THÉOPH., CONT., p. 179.

(2) *Ibid.*

Au chant III du Digénis, version de Grotta-Ferrata (1), l'émir, quittant à contre-cœur sa jeune épouse, se rend en Syrie auprès de sa mère, qu'il espère convertir et ramener en hâte. En proie au tourment d'amour, il supplie ses compagnons de brûler les étapes. Il leur a, autrefois, rendu de grands services, affirme-t-il ; qu'ils le paient donc de retour en faisant diligence. Il leur rappelle le plus signalé de ces services. C'est un fait de guerre. Ce qui lui permet de dire, romanesquement, que les angoisses qu'on éprouve dans la bataille ne sont rien à côté des tortures de l'amour :

Ἄλλ' ὃ καλοὶ νεώτεροι, εὐγενικοὶ μου ἀγοῦροι,  
 ὕπνον ἀποτινάξατε καὶ πᾶσαν ῥαθυμίαν  
 ὡσὰν ταχέως φθάσωμεν εἰς τὸ Ῥαχὰβ τὸ κάστρον  
 εἰτ' οὖν ἐντεῦθεν (2) ἔλθωμεν πάλιν εἰς Ῥωμανίαν.  
 Οὐ (3) πολλάκις ἐρρόσθητε δι' ἐμὲ ἐκ κινδύνων ;  
 Καὶ παρεάσας τὰ πολλά, ἐν ὑμῖν ὑπομνήσω,  
 ὃ καὶ πρὸς ὄραν γέγονεν εἰς τὰ Μελλοκοπία,  
 ὁπότε μας ἐκύκλωσαν οἱ στρατηγοὶ ἀθρόως  
 καὶ ὡσπερ τεῖχος γύρωθεν ἔστησαν τὰ φωσσᾶτα,  
 ὑμεῖς δὲ εἰς ἀπόγνωσιν κατήχθητε θανάτου,  
 ἀποκλεισθέντες ἐνδοθεν πάντες ὡσπερ ἐν τάφῳ,  
 μὴ ἐλπίζοντες τίς ὑμῶν ἐξελθεῖν τῶν ἐκεῖσε.  
 Ἐγὼ δὲ ἐπελάλησα, μέσον αὐτῶν εἰσηλθόν.  
 Ὅσους εἰς Ἄδην ἔπεμψα οὐδ' ὑμεῖς ἀγνοεῖτε,  
 μόνος δὲ τρέψας ἅπαντας καὶ φνυγάδας ποιήσας  
 ἀβλαβεῖς διεσώθημεν μὲ τὴν αἰχμαλωσίαν.  
 Ἄρτι δ' οὐκ ἔστι πόλεμος, ἐρωτικὸς δὲ μόχθος,  
 καὶ ἐν τούτῳ παρακαλῶ σνεεργοὶ μου γενέσθαι.

Je traduis le texte de Grotta-Ferrata (4), en général meilleur et plus complet que les autres versions « savantes » :

(1) ÉMILE LEGRAND, *Les exploits de Basile Digénis Acritas*, Paris Welter, 1892 (Bibl. grecque vulgaire, tome VI), p. 27, vers 61 à 76).

(2) Le texte de Legrand donne εἰτ' οὕτως θέντες.

(3) Οὐ, Legrand : leçon possible.

(4) Le morceau se retrouve, avec des variantes insignifiantes, dans la version d'Andros publiée par Miliarakis, p. 31, vers 950 à

*Allons, beaux jouvenceaux, allons, braves garçons,  
secouez le sommeil, bannissez la paresse,  
pour arriver en hâte au Kastron de Rakhab  
et de là, revenir bientôt en Romanie !*

*Vous ai-je point sauvés, mes gars, de maint péril ?  
Je ne vous citerai qu'un seul de mes combats.  
Celui qui récemment eut lieu à Mélégeb  
lorsque les stratighi, soudain nous entourèrent,  
et qu'on vit comme un mur, surgir autour de nous  
la ligne des armées ! Un désespoir mortel  
vous saisit. Vous étiez comme enclos dans la tombe.  
Nul de vous n'espérait sortir de là vivant.  
Alors, je galopai, fonçant au milieu d'eux !  
Vous savez combien d'eux j'envoyai chez Hadès.  
Seul, je les vainquis tous, je les mis tous en fuite  
Nous pûmes échapper avec notre butin...*

Ici, comme ailleurs, le manuscrit de l'*Escurial*, malgré l'état d'affreux délabrement où se trouve la version qu'il nous conserve, ajoute de précieux détails.

*Λέγω σας, ἀγοῶροι μου, ὅτι ἀνθυμᾶσθε  
τὸ πῶς σᾶς ἔπεξέβαλα ἀπὸ πολλῶν πολέμων  
τὸ πῶς σᾶς ἐγλύτωσα ὡς διὰ τὰς ἀνδραγαθίας μου.  
Καὶ πάντως ἀγῶροι μου εἶδατε εἰς τὰ Μυλοκοπία  
ὅταν ἐφθάσασιν στρατηγοὶ καὶ ἐπῆραν σας δεμένους*

966. Cf. la rédaction en prose que vient de publier M. D. PASCHALIS, *Oi déka λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου*, Athènes, 1927, p. 30, et la version de l'*Escurial*, éd. HESSELING, p. 568, vers 500 à 512. Si le morceau ne semble guère avoir attiré l'attention, c'est que le manuscrit de Trébizonde a une lacune en cet endroit (p. 40, après le vers 456). Nous l'avons recherché dans le Digénis slave. Malheureusement, il y manque également. Cf. M. SPERANSKIJ, *Devgenievo Dejanie*, Petrograd 1922 (= *Sbornik otdelenija russkago jazyka i slovesnosti rossijskoj Akademii Nauk*, t. XCIX, n° 7), p. 158. Le vers le plus important au point de vue historique, parce qu'il évoque d'une manière saisissante la manœuvre de l'encerclement,

*καὶ ὡσπερ τεῖχος γύρωθεν ἔστησαν τὰ φωσσᾶτα,*

ne se trouve que dans le manuscrit de Grotta-Ferrata.



- 505 καὶ ἐγὼ ἐκονήγουν, ἀγοῦροι μου, μετὰ πέντε παλληκάρια,  
 μὲ τοῦ Μουσι τὸν υἱὸν καὶ μὲ τὸν ἀπὸ Χάλπη,  
 τὸν ἔγγονον τοῦ γέροντος τοῦ Μαιακῆ καὶ ἄλλους τρεῖς  
 [στρατιῶτες.  
 Καὶ ὡς τὸν ἠκούσαμεν (1. ἤκουσαν) τὴν φωνὴν καὶ κτύπον  
 [τῶν ἀρμάτων  
 ἐκατέβημεν χαρζανιστοὶ (1) ἀνάμεσα τὸν κάμπον  
 510 καὶ τὰς τέντας εὐρήκαμεν σχοινοκοπημένας ὄλες  
 καὶ ὁ κορνιακτὸς ἐστύλωνεν τὸν οὐρανὸν ἐπάνω.  
 καὶ πῶς τοὺς ἐπροδράμαμεν καὶ ἐπιάσαμεν τὰς κλεισούρας.

Je traduis les sept vers qui, presque sans aucun doute, remontent à une version plus complète que ne sont les versions d'Andros et de Grotta-Ferrata.

*« Et j'ai foncé, garçons, avec cinq pallikares,  
 L'un le fils de Mousi, et l'autre Apochalpes,  
 Le petit fils du vieux Maiaki, et trois autres soldats.  
 Et quand ils entendirent les cris, le bruit des armes,  
 Nous descendîmes dans la plaine en cravachant nos bêtes,  
 Nous trouvâmes les tentes encore toutes dressées (2).  
 La poussière montait jusqu'au ciel en colonne,  
 Nous les prévînmes, nous occupâmes les clisures ».*

Qu'on lise à présent dans Génésius, et surtout dans le Continuateur de Théophane, le récit de la bataille de 863, et l'on trouvera, entre ces chroniques et notre épopée, des ressemblances tout aussi frappantes que celles qui viennent d'être signalées. D'ailleurs, il s'agit en somme d'emprunts

(1) *Χαρζανιστοί*. Sur ce mot, et sur tout le passage, cf. ST. XANTHOUIDES, *Διγενῆς Ἀκρίτας κατὰ τὸ χειρόγραφον Ἐσχωριάδ*, dans *Χριστιανικὴ Κρήτη*, Héracleion de Crète, 1912 ( I, 3), p. 552 sqq. La correction *ἐστύλωνεν* pour *ἔστε λαμεν*, est de M. Xanthoudidès. *Χαρζανιστί* = *μὲ ὄρμην, μὲ ταχύτητα*. Cf. aussi P. Karolidès, *Ἐπετηρὶς τῆς Ἐτ. βυζ. σπουδῶν*, III, p. 331.

(2) Nous corrigeons *σχοινοκοπημένας* en *σκηνοπηγμένας*. Nous entrevoyons ici tout un épisode dont il ne subsiste que des débris. Cette poignée d'hommes réussissait à effrayer les assiégés : elle surprenait encore leur camp, et après ce dernier exploit, gagnait au grand galop les « défilés ».

faits à un seul et même épisode, celui de la prise d'Amisos, par l'émir Amer, c'est-à-dire Omar-ibn-Ubeïd-Allah-al-Akta. La mention de la dévastation de l'« Arménie » vient de là. Et les « souvenirs de guerre » du père de Digénis n'ont pas d'autre origine : la bataille est celle qui mit fin au raid audacieux poussé jusqu'à Samsoun par l'émir de Mélitène. Il n'est pas étonnant qu'un poète byzantin ait bien connu cette histoire, et l'ait volontiers répétée à sa façon. C'est, à vrai dire, la page la plus glorieuse des annales byzantines. En tous cas, de cette lutte séculaire entre Arabes et Grecs, pour la possession de l'Asie Mineure, c'est la journée la plus fameuse comme la plus décisive. Nous en avons, je le répète, deux récits principaux. Celui de Génésius, et celui du Continuateur de Théophane... Joseph Génésius écrivit ses quatre livres des *Rois* par ordre de Constantin Porphyrogénète, entre 955 et 959. Pour le règne de Michel III, ses sources sont surtout orales : son père ou son aïeul Constantin, fut *δρουγγάριος τῆς βιγλας* sous le règne de cet empereur. Le Continuateur de Théophane utilise Génésius à côté d'autres sources, et d'informations qui peuvent être dues, elles aussi, à la tradition orale. Nous négligeons, pour l'instant, les chroniques postérieures.

Génésius et le Continuateur sont d'accord entre eux, et d'ailleurs avec les chroniques arabes, sur les points essentiels. Lorsque l'empereur Michel III apprit le sac d'Amisos, il ordonna à Pétronas, stratège du thème des Thracésiens, de marcher contre l'insolent Sarrasin : et Pétronas extermina l'armée arabe. L'émir lui-même trouva la mort dans cette bataille.

Quant aux détails, ils varient considérablement selon qu'on s'attache au récit de Génésius ou à celui du Continuateur. On lit chez Génésius, tout d'abord (1), un curieux dialogue entre l'empereur Michel et Pétronas qui doute de la victoire, mais qui, confiant en Dieu, accepte l'honorable mission dont l'empereur le charge, ainsi que le commandement des scholes palatines. Suit un dialogue encore, entre Amer, c'est-à-dire Omar, et un transfuge qui lui annonce l'arrivée de Pétronas et lui conseille de fuir. Amer repousse dédaigneusement ce

(1) GENESIUS, p. 94-97, ed. Bonn.

conseil et marche contre Pétronas. La rencontre a lieu à cinq cent milles d'Amisos dans la plaine de l'Amisianon (1), au lieu dit *Porson* (2), sur la frontière du thème de Paphlagonie et du thème des Arméniques. On se dispute la possession d'une hauteur. Les Arabes sont défaits : Amer est tué, ses troupes se dispersent, et sont massacrées, à la réserve d'une centaine d'hommes, ayant à leur tête le fils de l'émir, qui réussissent à franchir le fleuve Halys. Mais Machaeras, le *Méarque*, capture le fils de l'émir dans le thème de Charsianon. Tel est le récit de Génésius, qui attribue à l'effet de cette grande victoire la conversion du roi Boris de Bulgarie, laquelle date effectivement de l'année suivante.

Le continuateur de Théophane (3) est beaucoup plus explicite, mais aussi, peut-être, plus légendaire. Cette grande victoire, dont l'importance semble avoir dépassé l'attente des Byzantins eux-mêmes, avait fait travailler les imaginations. On nous raconte que Pétronas, avant de se mettre en campagne, sollicita les conseils et les prières d'un pieux solitaire du Latros appelé Jean. Mais c'est au point de vue géographique et proprement militaire que le Continuateur est surtout intéressant. Il ne dit pas que le rencontre eut lieu à la limite du thème des Arméniques et de celui de Paphlagonie. Mais outre le lieu dit Poson (*Posonta*), il parle d'un fleuve coulant du nord au sud, près de cet endroit montagneux, et qui s'appelle *Lalakaon*. Non loin de là, il y avait un pré appelé vulgairement *Gyrin*. C'est là que Pétronas décide d'encercler les Arabes. Du Nord, sur ses ordres, débouchent les stratèges des Arméniques, des Bucellaires, de Colonée et de Paphlagonie. Du Sud, arrivent les stratèges des Anatoliques, de l'Opsikion, de Cappadoce, avec les clisurarques de Séleucie et du Charsianon. Pétronas lui-même tenait le front Ouest avec les troupes de son propre thème (celui des Thracésiens), les quatre *tagmata* de la garde impériale, et les armées de Thrace et de Macédoine. Car, ajoute le Continuateur, quand les Bulgares

(1) On lit sans hésitation possible *Ἀβιτσιανόν* dans le *Lipsiensis*.

(2) *Πόρσοντα*.

(3) THÉOPH. CONT., p. 179-183, ed. Bonn.

sont tranquilles, ces corps d'armée doivent combattre en Asie. La manœuvre réussit : « Lorsque Amer apprit qu'il était entouré de tous côtés, traqué et encerclé comme une bête fauve, il crut devoir recourir aux présages, et faisant appeler l'un des prisonniers, il lui demanda le nom de la position, du pré et du fleuve. Le captif, estropiant un peu le nom du lieu, prononça Ptoson au lieu de Poson, et Amer comprit que cela présageait sa chute (en grec *πτῶσις*). Quant au nom du fleuve, il l'interpréta comme augurant le massacre de ses gens (*Δαλακάων, λαοῦ κάκωσις*). Enfin, il s'aperçut qu'il était terriblement encerclé par les Romains, à la coïncidence même du nom du pré, qui était *Gyrin* (*γῦρος, cercle*) ». Ces jeux de mots puérils n'ont pas seulement l'intérêt de nous montrer un certain travail de la légende ; ils servent à nous garantir les trois formes, *Poson, Gyrin, Lalakaôn*. Malheureusement, aucun de ces trois noms ne se retrouve ailleurs. Lalakaon a certainement l'air byzantin, car nous connaissons le nom de famille *Lalakaôn*, qui paraît dérivé du nom arabe de la cigogne, lequel a passé dans plusieurs langues orientales, y compris finalement le turc et le grec moderne. Les tentatives d'identification n'ont pas manqué. Sir William Ramsay, dans son *Historical Geography of Asia Minor* (1), a discuté ce point de topographie, et l'on retrouvera sur une de ses cartes, entre la page 196 et la page 197, le nom de Lalakaon, donné à une rivière tribulaire de l'Halys, en amont de Neoclaudiopolis-Andrapa, à la limite probable de la Paphlagonie et du thème des Arméniques. Il estime qu'il n'y a rien à faire du chiffre ridiculement exagéré de « cinq cents milles » à partir d'Amisos. Le récit de la bataille est très développé chez le Continuateur de Théophane. Amer essaie de se dégager par quelques vigoureuses sorties. Il échoue dans une attaque sur le front Nord ; il est repoussé pareillement au Sud. Finalement il rassemble toutes ses forces, et à grand bruit, à grands cris (*κρότω καὶ βοῆ*) il fonce à l'ouest sur les troupes de Pétronas. Mais ses assauts répétés demeurent sans succès. Alors, désespérant de son salut, et comme frappé de la foudre, il s'élançait contre les épées des

(1) P. 249.

ennemis et trouve la mort, ainsi que tous les siens. Seul, son fils réussit à s'échapper avec un petit groupe (*μετά τινος φάλαγγος*); mais il est fait prisonnier, avec ses hommes, par le commandant de la clisure de Charsianon. On voit combien de traits caractéristiques de ce récit se retrouvent dans le texte de l'épopée : l'encerclement par les stratèges, le désespoir des assiégés, la sortie héroïque du fils de l'émir. L'*Escorialensis* semble connaître les noms des principaux compagnons du fils de l'émir ; mais ces noms sont altérés et peuvent être de fantaisie. Ça et là, les expressions du poème trahissent l'emprunt aux chroniques (le mot *ἀπόγνωσις*, désespoir, la mention du bruit des armes, dans l'*Escorialensis*) ; il semble même qu'un détail essentiel, la fuite dans le thème de Charsianon soit conservé dans l'*Escorialensis*. Certes, le mot *χαρζανιστί* existe et signifie à peu près à *bride abattue*, mais il semble que l'original ait porté :

*κατέβημεν Χαρσιανοῦ ἀνάμεσα τὸν κάμπον.*

Une coïncidence bien plus frappante, c'est le nom même du lieu de la bataille, qu'on lit dans toutes les versions (1) :

*Μελλοκοπία, Μυλοκοπία, Μυλοκοπόδιον, Μυλοκοπίδιον.*

Il s'agit évidemment d'une localité cappadocienne très connue (2), appelée par Théophane *Μαλακοπαία*, aujourd'hui *Μελεγοβ* ou *Μελέγοβι*, au S. O. de Césarée, non loin de Nazianze. Le géographe arabe Ibn Khordadbeh atteste la forme *Μυλοκοπία*, en disant que ce nom signifie *carrière de pierres meulières*. Il faut admettre que *Λαλακαῶν* est une corruption de *Μαλακοπαία*, ou que *Μαλακοπαία* et ses variantes, dans notre

(1) *Μελλοκοπία*, dans Grotta-Ferrata, *Μυλοκοπόδιον*, dans Andros, *Μυλοκοπία* dans le manuscrit de l'Escorial, *Μυλοκοπίδιον* dans la version en prose d'Andros (éd. Paschalis.)

(2) Sur Melegob, cf. H. GRÉGOIRE, *Rapport sur un voyage d'exploration dans le Pont et la Cappadoce*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1909, p. 92 et 94, 140 et 160. Lorsque, en 1907 je visitai la Cappadoce, les Grecs locaux, appelaient la ville *Μαλακοπή*, ou *Μαλακοπία*. Cf. aussi H. GELZER, *Die Genesis der Byzantinischen Themenverfassung*, p. 84, où l'on trouvera le texte de Ibn Khordadbeh, et DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*.

passage, ont pris la place de *Lalakaôn*. Si l'on pouvait penser que l'épopée conserve ici le souvenir direct d'un événement historique, on serait tenté d'adopter la seconde hypothèse, d'autant plus que *Lalakaôn* est inconnu d'ailleurs et que la ville cappadocienne a conservé son nom jusqu'aujourd'hui. Mais c'est impossible. D'une part la forme *Lalakaôn* est garantie par le jeu de mots cité plus haut ; et d'autre part *Melegob*, situé dans le pays de *Charsianon*, n'est nullement sur la frontière de la Paphlagonie et du thème des Arméniaques. La bataille a dû se livrer bien plus au Nord (1). Il nous paraît donc démontré que le poète épique a emprunté son récit de bataille aux chroniqueurs, et que, ignorant le nom du *Lalakaôn*, il l'a légèrement transformé pour y retrouver la ville cappadocienne qui lui était familière. Cette conclusion, on le voit, est d'une importance considérable pour l'histoire de l'épopée byzantine. Elle confirme notre opinion que la plupart de ses éléments « historiques » sont de simples emprunts aux chroniqueurs. A notre avis, le héros lui-même, *Digénis Akritas*, qu'on n'a jamais pu identifier avec aucun stratège byzantin, est un personnage imaginaire, symbolique de la valeur des *Akrites*. Ce sont les rédacteurs de « l'épopée savante » qui, préoccupés de faire passer le récit de ses exploits pour véridique et historique, ont puisé dans les livres une foule de détails, d'ailleurs pleins d'anachronismes et de confusions, qu'ils ont rattachés audacieusement à *Digénis* et à ses an-

(1) Longue discussion sur l'emplacement de la bataille dans A. A. VASILJEV, *Vizantija i Araby*, t. I (1900), p. 198 à 203. — Cf. l'appendice du même ouvrage, p. 62. M. Vasiljev a soigneusement réuni tous les renseignements de source arabe et grecque. *Tabari* parle formellement de l'encerclement et de la mort de l'émir. Il donne la date du 3 septembre 863. Les sources arabes nomment la région où eut lieu la bataille *Mardj-al-Ouskouf*, c'est-à-dire, *Pré-l'évêque*. Un autre nom de lieu est altéré (cf. VASILJEV, p. 202, note 5). J'avais songé un instant, que *Mardj-el Ouskouf* pourrait être une déformation, par étymologie populaire, du nom de *Mélégob*.

Mais il est impossible d'imaginer que la bataille ait eu lieu dans cette région, et d'autre part, le Arabes connaissent le nom de *Mélégob*, qu'ils appellent *Malakubija*.

Toute la question a été reprise, d'une manière magistrale, par J. B. BURY, *Journal of hellenic Studies*, XXIX, (1909), p. 124-129,

cêtres. Nous montrerons ailleurs comment ces vers de la rédaction de Grotta-Ferrata (1) sur l'empereur Basile :

*Βασίλειος ὁ εὐτυχῆς καὶ μέγας τροπαιοῦχος  
ὁ καὶ συνθάφας μεθ' ἑαυτοῦ τὴν βασιλείον δόξαν,*

ne sont qu'une citation textuelle de la Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos par Syméon Métaphraste !

Il n'en est pas moins remarquable que les plus tangibles de ces « éléments historiques » du Digénis se rapportent aux opérations de guerre de cette année 863. Les Byzantins du Xe et du XIe siècle, même après les triomphes des généraux de Romain Lécapène, de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiskès, de Basile II, n'avaient pas oublié la glorieuse journée du Lalakaôn, qui avait assuré à Michel le grand empereur la maîtrise de l'Asie mineure, et par contre-coup, la soumission et le baptême des Bulgares. Une réhabilitation de ce règne n'était pas inutile. Et pour en revenir à nos inscriptions d'Ancyre, il est curieux de noter que les chroniqueurs, en racontant les exploits du grand Pétronas, remarquent que tout l'honneur en fut injustement, par Michel, reporté sur son favori Basile. « A d'autres les labeurs et les prouesses contre les ennemis, s'écrie le chroniqueur Georges le Moine. Mais l'amour de l'empereur allait, avec effusion, à son Basile, qu'il déclarait être son seul serviteur ! »

### III

#### La force d'une citadelle.

Les inscriptions d'Ancyre illustrent ce texte de Georges le Moine. Mais aussi, elles contiennent la preuve que Basile, a participé, personnellement au moins aux travaux de la citadelle. Le R. P. de Jerphanion, dans le cours de son ouvrage (2) estime que ces travaux ne consistent qu'en un « renforce-

(1) Grotta-Ferrata, chant IV, vers 973 ; cf. *Anal. Boll.*, 1910, p. 359, *Acta Sanctorum*, Nov. IV, col. 225.

(2) G. DE JERPHANION, S. J., professeur à l'Institut pontifical

ment de l'angle sud-est de la première enceinte, et dans la construction de la seconde ». Les trois inscriptions au nom de Michel, les deux métriques et notre numéro III devaient se trouver sur la porte C (1), ou porte d'entrée (du côté sud). « Comme pour les réfections de la porte C, un examen attentif oblige à conclure que le renforcement de l'angle sud-est a suivi d'assez peu la construction primitive ». Lorsqu'il écrivait ces lignes, le P. de Jerphanion croyait encore que le restaurateur était Michel II (820-829) réparant « les ruines faites par les attaques d'Haroun-al-Rachid (797, 806) ». Il les maintient à présent que nous savons que la restauration est de 859 et la ruine, de 838. Je n'y verrais pas d'inconvénient ; mais, sur la tour du sud-ouest, qui est primitive d'après le savant archéologue, il a relevé lui-même deux inscriptions déjà signalées par d'Orbeliani, et qui appartiennent à la même époque.

Les voici, car il faut les ajouter à nos *Inscriptions historiques* :

Jerphanion, 56 (D'Orbeliani, 32). Sur une pierre ornée d'une croix surmontant la meurtrière inférieure de la tour d'angle sud-ouest, face sud-ouest.

Μιχ|αήλ | μεγ|άλου | βασ|ιλέ|ως | πολ|ὰ τὰ ἔτι.

Jerphanion, n° 57 (D'Orbeliani, 31). Sur une pierre portant une croix semblable, à la meurtrière inférieure de la même tour, face sud (pl. C, 1 et CII, 2).

Κ(ύρι)ε βο|ρήθη τ|ὸ σὸ | δο|λό|λο Β|αση|λί|ο σπα|θα|ροκα|νδι|δά|το| —

oriental, *Mélanges d'archéologie anatolienne, Monuments préhelléniques gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie*. Un vol. de texte, 332 pages, un vol. de planches, cxx pl. Beyrouth, 1928 [paru en janvier 1930].

(1) Le R. P. de Jerphanion a retrouvé des fragments du premier texte, utilisés dans une réfection récente (n° 55 du P. de Jerphanion, cf. p. 209 et planche CV, 2), non loin de la porte C. Il n'a pas revu les deux autres, signalées par Hamilton et par Perrot dans la même région.



Ces deux textes transforment heureusement en certitude — c'est aussi l'avis du R. P. de Jerphanion — notre conjecture touchant le spatharocandidat Basile, mentionné par l'inscription que nous avons restituée — y compris la date, 10 juin 859) — d'après les copies de Perrot et de Mordtmann. Il était vraisemblable que le spatharocandidat Basile qui, sous Michel III, avait surveillé la reconstruction des murs, fût le jeune favori de l'empereur, le futur fondateur de la dynastie macédonienne. La chose est évidente, à présent que nous le voyons commémoré par une inscription qui est le pendant exact, comme *litteratura* et comme emplacement, de celle qui acclame le grand empereur Basile, sur la même tour. Le P. de Jerphanion avait écarté Michel III parce que, à cette date, il devait être en quelque sorte « flanqué » de son inséparable ami et successeur présomptif. Le témoignage de ces deux nouveaux textes est formel à cet égard : Basile figure tout près de Michel.

Mais, si ces deux inscriptions se lisent sur la tour sud-ouest, cette tour ne fait-elle pas partie de la « citadelle de Michel » ? Les deux pierres ornées de croix sont remployées. Le P. de Jerphanion croit les inscriptions postérieures aux croix et aux remplois. S'il se trompait sur ce dernier point, on pourrait se demander si les réparations dont le P. de Jerphanion a relevé les traces sur la porte d'entrée et l'angle sud-est ne datent pas d'une restauration qui a pu suivre la prise d'Ancyre par le Paulicien Chrysochir en 871 (1). J'attache plus d'importance que le P. de Jerphanion à l'épithète de *πολιστής* donnée à Michel III par l'un des textes métriques, et je serais tenté, en conséquence, de lui faire honneur de toute la citadelle proprement dite.

D'ailleurs, il est étonnant de lire la description de cet admirable monument d'architecture militaire que nous a donnée le plus compétent des experts, je veux dire le P. de Jerphanion lui-même. Inconsciemment, il emploie à peu près les mêmes expressions que le poète anonyme dont on se rappelle les éloges : *τὴν σὴν νεουρογῶν ἀσφαλῆ κατοικίαν*, et le reste. « A la planche LXXXI plans, et à la planche XCII restitution en

(1) GENESIUS (Bonn, p. 122).

perspective de la principale entrée de la citadelle, celle du front sud. On admirera la puissance et la beauté de cet ouvrage... Et à propos du bastion sud-est : « On reste confondu des précautions prises pour renforcer cette partie de l'enceinte. On comprend que l'ingénieur qui en conçut l'idée ait voulu assurer une résistance particulière à cet angle non flanqué, attaquant sur plusieurs faces, placé au sommet d'une pente relativement accessible et que ne protégeaient pas d'autres défenses. Mais était-il nécessaire de donner de telles épaisseurs à la muraille ? Ces huit mètres dans la partie courante, ce formidable massif du gros saillant, qui, en dessous des réduits, formait un triangle plein de plus de 15 mètres de côté, dépassent les indications des théoriciens de la fortification et paraissent hors de proportion avec les moyens dont l'attaque pouvait disposer alors. De fait, je ne crois pas qu'aucune autre forteresse antique ou byzantine présente de pareils exemples. L'artillerie moderne aurait bien du mal à venir à bout de pareils massifs ; elle les effriterait sans les renverser. Les machines de jet antiques ne pouvaient avoir aucune prise sur eux ; le bélier n'aurait eu d'effet que sur le parement externe. Seule, la sape eût permis d'ouvrir une brèche, mais il eût fallu la pousser à une largeur, longueur et profondeur capables de décourager l'assaillant le plus acharné. Sans compter que, presque partout, les fondements reposaient sur le roc. Vraiment, cet angle de la forteresse était invulnérable, et il semble qu'il l'eût été à moins de frais. Si on l'a fortifié à tel point, il faut en conclure que les ingénieurs byzantins ne croyaient jamais mettre à trop haut prix la sécurité de leurs places fortes ».

Nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs ce commentaire éloquent des *Inscriptions historiques byzantines*. Le sentiment de fière sécurité qui, nous l'avons montré, est caractéristique de la force byzantine à l'aube de la dynastie macédonienne et que nos inscriptions respirent pour ainsi dire, est justifié par l'état de la muraille d'Ancyre — qui n'est pas du tout seldjoucide. (1)

(1) Cf. aussi cet éloge d'Ancyre, dans le Prologue iambique du Digénis de Grotta-Ferrata : τὸ περιφημον καὶ μέγα κάστρον ἔτι, τὸ δυνατὸν τε καὶ κατοχυρωμένον, τὴν Ἀγκυραν λέγω.

## IV

*Μέγας βασιλεύς*

Le même sentiment apparaît dans l'emploi du titre : *μέγας βασιλεύς*, que prend Michel III, à la fois sur ses monnaies et sur les inscriptions de Nicée et d'Ancyre, et qu'il est seul à prendre, dans toute la série des empereurs byzantins : je ne parle que de textes « officiels ».

Il y a là un petit problème historique que le moment nous semble venu d'éclaircir. Pourquoi Michel III, qualifié encore par le R. P. de Jerphanion de « triste personnage », a-t-il pris, ou s'est-il vu décerner ce titre pompeux, qui, ni avant son règne ni depuis, n'a jamais été « protocolaire » ?

Je crois en trouver la raison dans les rapports de Byzance et de l'Occident. Ce n'est pas seulement vis-à-vis du Khalfat, qu'après le milieu du v<sup>e</sup> siècle, Byzance fait bonne figure. C'est vis-à-vis de ce rival que la nuit de Noël de l'an 800 avait suscité au *βασιλεύς* : l'Empereur romain d'Occident. Faut-il, énumérer une fois encore les principaux moments de cette rivalité ? Ce sont choses connues. Le couronnement de Charlemagne par Léon III provoqua à Byzance une sincère indignation, sauf chez ceux qui crurent tout simplement que Charlemagne comme tant d'autres « tyrans » se soulevait contre la personne de l'impératrice Irène et n'était qu'un candidat à l'empire indivis. Nicéphore successeur d'Irène fut en guerre avec Charles ; il mourut sans avoir reconnu son titre. Ce fut Michel gendre et successeur de Nicéphore, qui, vu le malheur des temps, fit en 812 le geste humiliant de la reconnaissance. « Éginhard » le dit et nous devons le croire : l'empereur Michel reçut les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés à Constantinople auprès de Nicéphore ; il les congédia et envoya avec eux les siens, l'évêque Michel et les protospathaires Arsaphius et Théognostus, afin de confirmer les conditions de la paix acceptée par Nicéphore. Dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, Charles remit le texte du traité, et suivant la coutume, c'est-à-dire en langue grecque ils le saluèrent de leurs

acclamations en l'appelant empereur et βασιλεύς (1). M. M. Fr.-L. Ganshof, dans une étude récente, constate justement « que la paix conclue en 812 avait pour résultat de faire reconnaître la dignité impériale dans la personne de Charlemagne ».

Il ne semble pas que les Byzantins aient violé cette paix sous le règne de Louis le Pieux, ni même qu'à Lothaire ils aient refusé formellement de reconnaître le titre impérial. Mais ils ne tardèrent pas à tirer de la décadence et du morcellement de l'empire carolingien la conséquence naturelle. Après 855, lorsqu'ils virent le titre impérial revendiqué par Louis II relégué, contesté, combattu, dans son Italie, ils sentirent que le moment approchait où ils pourraient révoquer l'humiliante concession faite en 812-813. Soixante ans après cette paix franco-byzantine, Basile le Macédonien en dépit des protestations de Louis II, ne le qualifie plus que de ρήγας (2).

Et sous Michel III? Grâce à l'influence de Photius, qui avait besoin de Louis II et de sa femme Angliberge dans sa lutte contre le pape, le Synode de 867 mêla à ses ἐκβοήσεις en l'honneur des empereurs byzantins des acclamations pour Louis II et sa femme, qui reçut le nom de « nouvelle Pulchérie ». Plus tard Basile fit supprimer toute trace de cette nouvelle reconnaissance de l'empereur carolingien. Mais Michel III ne semble pas avoir, plus que ses prédécesseurs immédiats, contesté à son émule occidental le titre de βασιλεύς.

Seulement, entre la reconnaissance formelle de 812-813, et la rupture offensante de 872, il est probable que la chancellerie byzantine voulut marquer une situation de fait d'ailleurs incontestable, la supériorité de Byzance renforcée sur Rome agonisante, et du puissant Michel sur le faible Louis : elle imagina de distinguer le βασιλεύς d'Orient du βασιλεύς d'Occident par l'épithète de μέγας. Voilà pourquoi, selon nous, ce titre ne se rencontre qu'entre 855 et 867. Avant 813 comme après 872, il n'aurait eu aucun sens, puisqu'il n'y avait

(1) *An. regni Fr., anno 812.* Cf. A. GASQUET, *Études byzantines, l'Empire byzantin et la monarchie franque*, p. 298 ; F.-L. GANSHOF, *Note critique sur Eginhard*, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1924, p. 752 à 753.

(2) GASQUET, *op. cit.*, p. 415-418. Cf. HENZE, *Epist. Karolini Aevi*, V, p. 385.

alors qu'un empereur, ou que Byzance n'en reconnaissait qu'un seul. Entre 815 et 855, on ne songea pas à ce titre, puisque la paix de 813 avait en somme reconnu l'égalité des deux Augustes, par une sorte de réminiscence du droit public romain d'avant 476. *Μέγας βασιλεύς* est une formule de transition, et son apparition dans les inscriptions d'Ancyre n'est pas le moindre intérêt de ces beaux textes historiques.

Henri GRÉGOIRE.

NOTES COMPLÉMENTAIRES.

P. 335 sqq. Ce qui est dit, dans le texte, de Joseph Gènesius est conforme à l'opinion de KRUMBÄCHER et de J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire*, 1912, p. 46. Mais M<sup>lle</sup> Annie Werner, Dr. phil., l'une des meilleures élèves de M. Aug. Heisenberg, vient de montrer combien l'attribution à Gènesius de la chronique qui porte son nom est douteuse. Elle ne croit pas certain que « le continuateur de Théophane » utilise Gènesius : le rapport inverse ne serait pas impossible. Grâce à M<sup>lle</sup> Annie Werner, j'ai pu vérifier dans le manuscrit unique la leçon *Ἀβισιανόν* (sic). Elle est tout à fait assurée, en dépit de ce que disent les éditeurs de Bonn (p. 96, p. 177). Les formes *Abysianon* et *Amysianon* sont donc à rejeter.

Page 339. M. Bury estime que Gènesius s'est trompé en localisant la bataille sur les confins de la Paphlagonie et des Arméniennes ; par contre, il croit aux cinq cents milles d'« Amisos », non pas à vol d'oiseau, bien entendu, ce qui nous plongerait dans la mer... D'après lui, *Mardj al Ouskouf* serait le pays de Nazianze. S'il eût connu notre petite découverte, il y aurait vu une confirmation éclatante de son système ; et Sir William Ramsay lui-même vient de nous écrire dans ce sens. Si tentante que soit l'identification de *Mardj-al-Ouskouf* avec Méléghoh, je crois qu'il faut résister à la tentation. Sinon, le poème épique conserverait ici une tradition historique moins altérée que celle des chroniqueurs. Je n'y crois pas, pour les raisons exposées dans le texte.

Page 340. Grâce à l'obligeance de M. Aug. HEISENBERG, j'ai pu prendre connaissance de l'article articulé : *Le fonds historique de l'Épopée byzantine Digénis Akritas*, par M. Adontz, qui paraîtra dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXIX, Heft 3-4. La critique du système de Sathas-Legrand que fait M. Adontz est juste ; mais nous ne saurions approuver complètement la partie positive de son intéressant article. Au reste, il ne s'est pas avisé, plus que les autres écrivains qui se sont occupés de l'épopée byzantine, de l'influence possible des chroniqueurs sur le poème.

Page 246. Dans le première poème il faut bien lire, ligne 7, *εισιόντες* garanti par toutes les copies, au lieu de *εισιδόντες*, correction absolument inutile.

# BYZANTION

Revue internationale des études byzantines,

Le tome V (1929-1930), fascicule I, de *Byzantion*, paru en juin 1930, contient 450 pages de texte et une cinquantaine d'illustrations dont quarante planches hors-texte.

Il est dédié à M. Aug. HEISENBERG, dont les byzantinistes viennent de célébrer le jubilé scientifique.

Il comprend dix-huit articles de fond dus à MM. Egger, Bréhier, Talbot Rice, Grégoire, Bratianu, V. Laurent, Orlandos, Festa, Jugie, Rouillard, Redl et Gastoué.

On y lira notamment l'avant-projet du *Corpus Bruxellense* des historiens byzantins, le programme détaillé du prochain Congrès d'Athènes et l'article illustré de M. Talbot Rice sur les monuments religieux de Trébizonde, *qui complète les recherches de l'expédition Uspenski, publiées dans le tome IV de Byzantion*, pp. 363 à 425.

Le fascicule II du tome V, consacré aux chroniques et aux comptes rendus, est sous presse. Il sera envoyé aux abonnés vers la fin de septembre 1930.

Le tome VI (1931) paraîtra au début de l'année prochaine ; nous prions nos dévoués collaborateurs de lui réserver, dès à présent, la communication qu'ils comptent faire au Congrès d'Athènes.

**Prix de l'abonnement :** Belgique : 160 frs belges.  
Tome V (double, 1929-1930) Étranger : 40 belgas.